

Séminaire « Littérature et cinéma » **Trahir le livre**

Mathieu Perreault

Numéro 210, novembre–décembre 2000

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48753ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Perreault, M. (2000). Séminaire « Littérature et cinéma » : trahir le livre. *Séquences*, (210), 7–7.

Manifestations

Séminaire « Littérature et cinéma »

Trahir le livre

Le scénariste est vraiment le parent pauvre du cinéma. Au mieux intellectuelles sans griffes, au pire techniciennes serviles, les lettres du grand écran cherchent leur place tant à Hollywood qu'à Sundance ou à Cannes. Fin mars 2000 à Toronto, le Pen Club du Canada, une association qui défend les droits des écrivains, présentait un séminaire sur les relations entre la littérature et le cinéma. David Cronenberg a parlé de la nécessaire trahison; Margaret Atwood, de l'impuissance; alors qu'Elmore Leonard, lui, a défendu la subjectivité.

propos recueillis par Mathieu Perreault

« Un réalisateur devra toujours trahir le roman qu'il porte à l'écran », affirmait David Cronenberg à la conférence du Pen Club. Un cinéaste n'a pas pour autant les coudées franches, selon le réalisateur de *Crash*, film qu'il a tiré d'un livre de J.G. Ballard. Les producteurs hésitent souvent à s'écarter d'une histoire dont ils ont payé les droits très cher. « Ce qui est frustrant à propos du cinéma, c'est son conservatisme. C'est très difficile de s'écarter du modèle, même s'il est nécessaire de tenter de le faire. »

Cronenberg, qu'interrogeait devant le public la romancière canadienne-anglaise Barbara Gowdy (son livre *We So Seldom Look* a donné le film *Kissed*), s'est longuement attardé sur les efforts des humains pour s'affranchir du corps. Le parallèle entre l'ambivalence des rapports du cinéaste canadien avec les livres dont il s'inspire est éclairant : le cinéaste s'efforce de « revenir au corps ». « L'homme tente instinctivement de s'éloigner du corps, en spiritualisant la vie et en mécanisant les défaillances du corps avec la médecine moderne. Moi, ça m'intéresse d'y revenir. La biologie, c'est l'existence même. »

David Cronenberg s'intéresse aux personnages de romans et tente de les développer, de leur donner une présence physique plus substantielle. Les images permettent d'ajouter des détails corporels que l'écrivain a omis.

La romancière canadienne Margaret Atwood, qui posait quant à elle des questions à l'écrivain américain Elmore Leonard (*Get Shorty*, *Jackie Brown*), a été marquée par l'impuissance des écrivains qui s'aventurent dans le monde du cinéma. Peu avant sa mort, Claude Jutra avait commencé à filmer une adaptation de *Surfacing*, un roman de Margaret Atwood. La maladie du réalisateur québécois a irrémédiablement compromis le projet, qui, de toutes façons, avait déjà du plomb dans l'aile à cause de la grossesse inopinée de l'actrice principale. « L'actrice avait une bonne poitrine au départ, et elle continuait à grossir, a raconté Mme Atwood au *Globe and Mail*. Vous n'avez pas ce genre de problème quand vous êtes romancier. Si les seins d'un personnage grossissent, c'est parce que vous voulez qu'il en soit ainsi. »

Elmore Leonard, dont la plupart des 36 livres ont été achetés par des studios, estime que le scénariste doit freiner la tendance

qu'ont les cinéastes à dépeindre la réalité en fonction des réactions du spectateur moyen. « Bruce Willis m'a déjà envoyé un scénario tiré d'un de mes livres, *Bandits* (où des voleurs participent, à la Nouvelle-Orléans, au financement des *contras* du Nicaragua). Il y a une scène où un client dit à un ex-policier devenu tenancier : « Vous savez qu'à toutes les 16 secondes une femme est agressée aux États-Unis ? » Le tenancier répond : « Qui aurait dit qu'autant de femmes se comportent mal ? » Dans le scénario, le tenancier ricane après sa réplique. Pour ma part, je pensais que ce gars ne voulait pas être drôle, que c'était sa mentalité. »

Les personnages de Leonard ont souvent un passé criminel, justement parce que le romancier et scénariste aime surprendre en leur faisant prendre des décisions étonnantes. Hollywood hésite à déstabiliser les spectateurs, préférant plutôt les conforter dans leurs certitudes.

Leonard est passé au cinéma « par manque de talent pour l'écriture » : « Je n'étais pas doué pour les narrateurs omniscients. Alors je me suis concentré sur les dialogues. » Il s'est fait sombre pour les jeunes scénaristes : « Mon fils s'est fatigué de toujours sourire aux clients dans la boîte de publicité où il travaillait. Alors il a écrit quatre ou cinq scénarios, tout à fait acceptables. Mais comme personne ne le connaît et qu'il n'a pas fait d'école de cinéma, il n'a pas pu en placer un seul. Pourtant, j'ai bien essayé de l'aider. Même les agents ne vous aident pas : si vous n'avez jamais rien vendu, ils ne sont pas intéressés à vous représenter. »

Un livre publié l'an dernier par la Californienne Carol Wolper, *Cigarette Girl*, démontre justement les difficultés des jeunes scénaristes. Wolper explique que leur carrière se limite souvent à réécrire en cours de tournage de courtes scènes ou à effectuer des *pitches* de quelques minutes : un producteur résume une idée à l'agent du scénariste, qui doit étoffer un peu les personnages pour convaincre le même producteur qu'il y a là un film potentiel. Si ça marche, le scénariste revendra la même salade à différents patrons du producteur, sans aucune certitude qu'il sera choisi pour écrire le scénario. Même si elle n'apparaît au générique d'aucun film dans la fameuse bible du cinéma sur Internet, le *Internet Movie Database*, et qu'elle a publié cet été un deuxième livre, *The Trick : An L.A. Morality Tale*, Mme Wolper se présente toujours comme une scénariste...

David Cronenberg et William Burroughs

